

traiter, je dois dire, de suite, que le travail fait n'était pas l'objet immédiat de mon voyage.

J'entrepris tout simplement mon voyage pour me rendre à l'invitation de lire une conférence devant la *British Dairy Farmers' Association*, à sa réunion annuelle, avec l'intention accessoire de recueillir, pendant ce voyage, assez de renseignements pour justifier une telle dépense de temps et d'argent, dépense qui ne m'aurait pas été permise autrement.

Sur la seule annonce de cette visite, je reçus de plusieurs sources, et spontanément, des indications que mon voyage pouvait et devait servir des besoins pressants de notre situation.

Quelques extraits d'une lettre reçue le premier mai dernier de M. E. A. Barnard, alors directeur de l'agriculture de la province de Québec, feront voir.

CE QUE L'ON ATTENDAIT DE MA VISITE.

M. Barnard m'écrivait ceci :

"Je suis enchanté d'apprendre que vous allez en Angleterre accomplir une mission ausi flatteuse. J'espère bien que vous donnerez là le temps nécessaire à l'étude sérieuse des questions laitières. Ce qu'il nous faut surtout pour le marché anglais, dans mon opinion, c'est :

"1. Une organisation chargée de faire pour le commerce de beurre et de fromage, un travail analogue à celui dont l'agence canadienne d'immigration à Liverpool est chargée pour le commerce du bétail ; 2. un système d'emballage et d'expédition, qui nous permette d'offrir du beurre réellement frais à la consommation anglaise. J'ai étudié cette question depuis un certain temps, et j'en suis venu à la conclusion qu'il est possible d'expédier du beurre frais en quarterons, étampés avec goût, mis dans des paquets d'une livre, de papier spécial, réunis à la quantité de 12 à 24 livres, dans des boîtes plus grandes qui seraient elle-mêmes placées dans de fortes caisses d'emballage ; — le tout arrangé de façon à être assez à l'abri des changements de température, pour arriver chez le détailler dans le meilleur état. Si nous pouvons réaliser ce point, et s'il peut être trouvé là-bas des agents honnêtes et actifs pour veiller aux expéditions, nous aurons

FAIT BEAUCOUP POUR NOTRE PAYS.

"Je suis prêt à vous aider de toutes mes forces dans l'étude de ces questions. Avec l'ère nouvelle et promise de steamers rapides, et de concurrence entre les lignes transatlantiques, avec la proximité des points d'embarquement, avec les réfrigérants, avec du soin dans la fabrication et l'emballage, notre beurre devait atteindre le consommateur anglais en aussi bon état que le beurre de Normandie. Le voyage sera plus long sans doute, mais les réfrigérants et un emballage assurant l'exclusion de l'air, depuis le moment où le beurre est fabriqué jusqu'au moment où il sera mis sur la table du consommateur, rendent le succès possible, pour nous comme il l'est pour les gens de Normandie : il suffit de nous organiser et de faire ce qui est nécessaire."

M. Barnard, qui m'écrivait ces lignes est avantageusement connu, et dans la province de Québec, son champ de travail officiel, et dans les autres provinces qu'il a souvent visitées. L'espace me manque pour ajouter à cette lettre des commentaires de journaux exprimant le même espoir au sujet de ma visite.

Ma conférence là-bas, devant la *British Dairy Farmers' Association*, dont j'étais déjà membre, me valut de faire la connaissance des grands agriculteurs anglais, et

M'APLANANT LES VOIES

en m'assurant une foule de lettres d'introduction, — plus que j'en utilisai, — pour le Royaume-Uni et pour le continent.

J'ai vu dans les quatre mois de mon voyage, l'Angleterre, l'Irlande, le pays de Galles, le Danemark, la Suède, l'Allemagne et la France. Je me suis fait un devoir d'interviewer les grands commerçants de Liverpool, de Londres, de Dublin, de Cork et de Bristol. J'ai pu voir des fabriques de beurre et de margarine, les laiteries particulières, et les marchés aux beurres ; je n'ai pas manqué une occasion de me renseigner auprès des agriculteurs en vue, des commerçants, et des experts que j'ai rencontrés.

Aux conclusions de ces études, je n'ajouterai que juste la quantité de faits requis pour les appuyer ; ce travail m'est facile maintenant que j'ai tout en mains et que je puis élaguer les détails dont elles ont été formées.

Voici, entre autres, des sujets que je traiterai ; le Canada

comme pays laitier ; "Place occupée par les produits canadiens sur les marchés anglais ; — "Chez les *"Dairy Farmers"* anglais ; — "Chez les importateurs anglais ; — "Méthodes d'emballage pour l'exportation ; — "Ce qu'il faut améliorer ; — "Ce que les Danois ont fait ; — "Un système modèle de fourniture du lait ; — "Ecos de laiterie ; — "Expédition des Leurrees de Normandie ; — "Choses nouvelles apprises à l'étranger ; — "Nécessité d'une association fédérale d'industrie laitière ; — "La part du gouvernement dans le travail ; — "Nécessité de la coopération des particuliers ; — "L'avenir du marché anglais ; — "Un mot de la Hollande, pays unique ; " etc., etc. C'est là mon programme, d'aussi près qu'il m'est possible de le définir à présent.

W. H. LYNCH.

DEUXIÈME LETTRE.

LE CANADA COMME PAYS LAITIER.

L'agriculture, les forêts, les pêcheries, les mines, les manufactures, le commerce, — richesses latentes ou en plein rapport, — ont leur place marquée dans la fortune nationale du Canada. Mais on ne peut dire, sans déprécier nos autres sources de revenu que, de toutes, l'agriculture est la plus importante, au double point de l'état actuel et des espérances pour l'avenir. Les chiffres de l'exportation démontrent ce fait. En 1887, nos seuls produits agricoles représentent plus de la moitié de notre exportation totale ; les produits de la forêt, qui viennent en second lieu, n'atteignent pas la moitié, en valeur, des produits de l'agriculture exportés. Voici, en chiffres ronds, la classification des produits exportés pour 1887 :

Produits de l'agriculture	\$11,000,000
Produits de la forêt	20,000,000
" des pêcheries	7,000,000
" " mines	4,600,000
" " manufact.	3,000,000
Pelletteries	2,000,000
Divers	1,000,000

Total

78,000,000

Pour la concordance de ces quantités avec les rapports du commerce et de la navigation, il faut dire que j'ai réuni aux produits de l'agriculture proprement dits, les animaux et leurs produits, en exceptant les fourrures dont j'ai fait un titre spécial.

Ces chiffres, tout significatifs qu'ils soient, ne donnent pas la proportion exacte de l'importance de notre agriculture, et voici pourquoi, entre autres considérations :

1. Les produits de la forêt exportés sont, en bien plus grande partie, à l'état *non-manufacturé*, comme par exemple le bois carré, le bois scié, et sont loin d'exiger, pour devenir article de commerce, la même somme de travail que le bétail, le fromage, le beurre, les grains, etc., etc. 2. Le commerce des produits de la forêt n'existe que parce que notre pays est nouveau, et il diminuera avec son développement. L'agriculture est au contraire notre richesse nationale par excellence ; c'est elle qui nous offre les meilleures espérances, et c'est de son extension et de ses progrès, deux facteurs réalisables, que dépend notre plus grande prospérité.

Maintenant, l'analyse de nos exportations agricoles fera voir qu'une espèce des produits compris sous ce titre y occupe une place presque aussi marquante que celle des exportations agricoles, dans la classification que nous établie tantôt. Ainsi, en chiffres ronds, nous avons exporté en 1887 :

Fromage et beurre	\$8,000,000
Bêtes à cornes	6,000,000
Orge	5,000,000
Blé	4,000,000
Pois	2,000,000
Farines	2,000,000
Chevaux	2,000,000
Oufs, (presque)	2,000,000
Divers	10,000,000

Total

\$11,000,000

L'exportation de nos produits laitiers est en tête. De fait, elle dépasse l'exportation collective des moutons, des fruits, du lard de flanc (*Bacon*), du foin, de l'avoine, des peaux vertes, des pommes